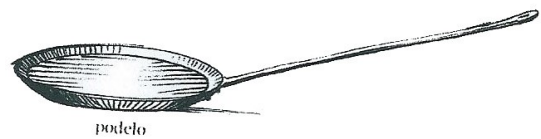
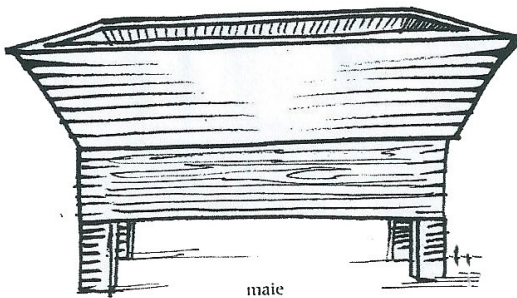
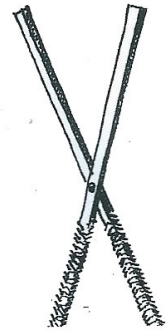
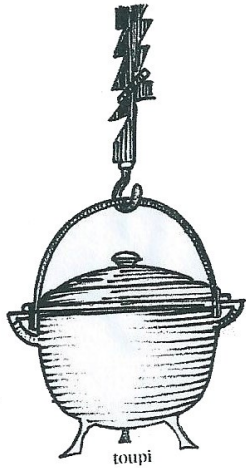


La ferme de mon enfance

Située dans un petit village du Périgord Noir, bâtie sur une hauteur, elle domine une petite vallée composée de champs, de prés, de forêts...



Le corps d'habitation en pierre est doté d'un rez-de-chaussée et d'un étage occupé par les chambres de la nombreuse famille. Attenant à l'habitation, un autre bâtiment encadre avec celle-ci une cour carrée la « Cour » ou trône dans un coin un tilleul centenaire, diffuseur d'une précieuse ombre durant les jours d'été ; ce deuxième bâtiment, également en pierre, abritait les machines agricoles et servait de grange aux bottes de paille et de foin, destinées à la litière et à la nourriture des vaches. Cette grange, théâtre de nos jeux d'enfants à sauter dans le foin, était surmontée d'un grenier auquel on accédait par un escalier quelque peu branlant et qui servait, comme son nom l'indique à entreposer les sacs de blé provenant des « battages », jour inoubliable pour les enfants que nous étions, ivres de cette poussière et du bruit infernal de cette imposante machine « la batteuse » !

Ce grenier était une mine de victuailles pour les petits et gros rongeurs qui, le soir venu, faisaient une sacrée sarabande entre plafond et plancher.

Plus bas, l'étable abritait quelques vaches que l'on sortait le matin après la traite - à la main - et que l'on rentrait le soir à la crèche ou elles achevaient de se restaurer et de se désaltérer grâce aux abreuvoirs mis à leurs disposition.

L'habitation du rez-de-chaussée était composée de la grande pièce, la cuisine, où une table volumineuse pouvait accueillir les membres de la nombreuse famille. Trois générations s'y côtoyaient pour prendre ses repas autour du père qui présidait, de la mère qui servait, aidée par ses deux filles aînées, la vieille mémé, conteuse inlassable et intarissable, et la couvée des six enfants.

Malgré cette grande table, il y avait cependant toujours une place pour le vagabond à pied ou à vélo, qui se trouvait à passer, comme par hasard, au moment des repas, ce que personne n'aurait eu l'idée de contester.

Un chien, un corniaud, avait l'habitude de s'étendre sous la table, attendant qu'on lui laisse choir un reste de repas, mais c'était pour la compagnie car il avait sa gamelle qui l'attendait au fond de la cour dans la petite cabane qui servait d'entrepôt pour le bois et où l'on faisait cuire dans le « peyrol » des pommes de terre, des betteraves et des choux-raves destinés à l'alimentation du cochon que l'on trucidait, le pauvre !, afin de nourrir la maisonnée (ne dit-on pas que tout est bon dans le cochon ?).

Le souvenir du « tuage » du cochon ne fait pas partie de mes meilleurs souvenirs car mon frère détestait autant que moi ce moment où les cris aigus de la pauvre bête nous faisaient nous enfuir ; une fois les cris calmés, nous revenions inquiets mais cependant curieux d'assister au cérémonial digne d'un sacrifice rituel : faire saigner l'animal jusqu'à la dernière goutte : ce sang qui servira à la préparation des boudins, coucher la bête dans la « maie » où, aspergée d'eau bouillante, elle est raclée, rincée puis ensuite, suspendue, ventre ouvert, encore fumante, tellement effrayante pour nos yeux d'enfant !

Une portée de chatons que nous ramenait de temps à autre une maman chatte dont la gestation nous avait échappé prenait timidement place dans cette « cour », théâtre de scènes parfois cocasses entre animaux de la communauté de la ferme, sans oublier la gent volatile, pas la dernière dans la présentation de numéros comiques...

Me reviennent en mémoire les soirées d'été où toute la famille se regroupait à prendre le frais dans l'incontournable cour pour papoter tout en admirant les étoiles filantes et d'autres curieuses météorites qui n'étaient autres que des pipistrelles* !

Les soirées d'hiver étaient, elles, concentrées autour du précieux « cantou » où flambaient, du matin au soir, d'énormes bûches venant du bois voisin.

À la crémaillère du foyer pendait un « toupî » rempli de châtaignes « rufées » à l'aide d'un « rufadou » instrument servant à ôter la deuxième peau des châtaignes ; des

feuilles de figuier tapissant le fond du « toupie » donnaient à ces délicieux fruits des bois un délicat parfum.

Nous étions heureux de nous retrouver ainsi et plus encore quand se joignaient à nous quelques voisins venus « veiller ». Alors les histoires drôles fusaient ; chacun racontait la sienne souvent dans le patois du Sarladais, les rendant d'autant plus savoureuses. Les nouvelles du village s'apprenaient ainsi sans ragot mais dans la bonne humeur et la fraternité car il était coutume de s'entraider, la mécanisation n'ayant pas encore fait son apparition (je vous parle d'un temps que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître...).

J'ai toujours la nostalgie de cette période de ma vie et lorsque je reviens à la ferme de mon enfance j'en éprouve encore beaucoup d'émotion que j'essaie de partager avec mes nombreux petits enfants.

Yvette Lavelle

26.11.2018

* pipistrelles : petites chauves-souris (4 cm et 5 g!)